

Introduction à la Bouteille de Klein

V. Hasenbalg

*Séminaire d'été 2001
(Commentaire de la leçon du 16 décembre 1964)*

De l'enseignement de Lacan se dégage le souci, qui fut le sien et qui est le nôtre aujourd'hui, de soutenir une praxis d'une façon authentique, c'est-à-dire qui ne cède ni au réel ni à la vérité qui y sont en jeu.

Comme la matière sur et avec laquelle nous agissons est langagière, la question se pose donc du comment rendre compte avec le langage des effets dudit langage.

Le recours de Lacan à la topologie permet de « visualiser » le parcours de la chaîne signifiante qui transporte avec elle un sujet dans l'incise qu'il peut faire sur cette surface, sur ce tissu de métaphores et métonymies qui est la mise en acte du langage chez un sujet produit par ladite chaîne. Autrement dit: des paroles structurées infléchissent la portée du discours, à repérer dans l'usage du langage par un sujet.

On peut ainsi évoquer le plaisir d'entendre le bien dire, notre idéal dernier et irréductible, comme la marque laissée d'un parcours mené avec le sens juste.

La topologie permet de saisir la synchronie de la structure telle qu'elle se déploie dans des temps logiques successifs, par exemple dans l'effet d'une interprétation. Elle peut permettre aussi bien de détacher une conceptualisation originale et nouvelle de l'espace, plus en accord avec notre pratique, puisque notre espace aussi est de nature langagière. Il s'agit d'ébranler le caractère intuitif de la fonction de l'espace.

L'articulation de Lacan sur le temps logique permet de se déprendre assez facilement des catégories du temps chronologique. La réflexion qu'il nous apporte dans cette leçon nous permet de dépasser la conception de l'espace dominée par la signifiante de la sphère dans la pensée. Il s'agit de penser le dedans – dehors d'une façon tout à fait originale, grâce à la bouteille de Klein en tenant compte d'un lieu où la réalité même prend racine. De ce lieu Autre donc viennent les signifiants dont le sujet sera effet, et de ce lieu Autre se déterminera le sens de ce que l'énonciation du sujet dira malgré lui – le message n'étant émis qu'au niveau de celui qui le reçoit. Le sujet se constitue de cet aller-retour même, au prix d'une perte. Il restera marqué d'un manque.

Rappelons que le signifiant relève du discontinu, qu'il fait l'étoffe même de l'ordre du désir où s'inscrit l'insistance de la pulsion qui fera le tour d'un objet qui n'est que commémoration de l'objet perdu, rappel du manque.

Mais ces articulations déplaisent à ceux qui parient sur une signification qui s'appuie sur la sphère, sur le signe. Elle déplaisent à ceux qui prennent le langage pour un instrument au point d'éluder l'ordre de la logique qui découle du langage lui-même. Logique un peu bête, de la même façon qu'il s'agit, nous rappelle Lacan, d'user bêtement de la topologie. Logique un peu *foolish* donc, puisque c'est l'autre sens de nonsense, le non sens que rencontre Alice dans l'espace au-delà du miroir.

Deux mots sur Alice

Une petite fille de sept ans voit se réaliser son vœu de passer dans l'espace que reflète le miroir au-dessus de la cheminée, espace qui figurerait un espace Autre par rapport à celui de la réalité. Par quel biais l'auteur en rendra-t-il compte ?

Cet Autre espace s'avère être un échiquier qui permettra à la fillette de réaliser son rêve de devenir reine en faisant le parcours qui l'amène à la case correspondante.

Il y a, bien sûr, l'écriture inversée. Il y a aussi des cocasseries: courir assez vite pour rester au même endroit, vivre plusieurs jeudis le même jour, ou avoir la mémoire du futur. Mais ce qui a attiré mon attention, c'est la dimension de la conversation qui caractérise son parcours. Elle rencontre des créatures imprévisibles autant par leur forme que par leur logique, avec lesquelles elle va s'entretenir avec une bienséance très british mais qui dévoile le semblant soutenu par Alice face à l'inquiétante étrangeté du désir de l'Autre. Elle s'entretient avec elles d'une façon « tout à fait familière ».

Le non-sens vient des énonciations de ces personnages, personnages qui sont loin par ailleurs de lui renvoyer une image spéculaire. Il y a une épaisseur chez Alice, qui réfléchit et évalue sa position d'agent du discours face à l'autre. Elle saisit plusieurs fois, par exemple, l'occasion de se taire, tout en observant la réaction de l'autre à

son silence. Nous voyons à l'œuvre le non-sens comme élément à la fois représentant du désir de l'Autre et opérateur d'une séparation logique.

Deux mots sur Lewis Carroll: il était professeur de maths, il a même écrit un livre sur Euclide et il était bègue. Il paraît qu'il arrêta de bégayer quand il s'adressait aux petites filles...

Ce non-sens, appelé par Lacan signifiant de la présence du sujet est aussi illustré par l'*unheimlich*, de Freud. Il s'agit ici de l'émergence de l'inopiné, du surgissement dans la réalité courante d'un élément qui fait vaciller le sujet. Freud va jusqu'à dire que la psychanalyse elle-même est *unheimlich*!

Il essaie de cerner la nature de l'élément en question. Il élabore premièrement à partir du conte d'Hoffmann la place que joue l'Homme au sable. Il est assez vite question de l'Œdipe. L'élément inquiétant est ici de l'ordre du refoulé: quelque chose de familier depuis toujours à la vie psychique, le père sous sa forme de protecteur, et que le refoulement a rendu autre dans la figure menaçante de l'homme au sable exige la castration.

Ceci amène Freud à décrire l'impasse où se trouve l'homme fixé dans une attitude féminine au père, où l'objet réel femme ne peut pas être perçu autre, puisque devant la femme, dit Freud, il n'aperçoit que son image spéculaire à lui, tel qu'il voudrait être perçu par le père dans un amour narcissique. C'est un point qui semble être aussi la question de Lacan dans sa façon de dégager ce qu'il en est de la fin de la cure et du désir de l'analyste comme au-delà de l'identification, dans la distinction qu'il propose entre l'idéal et l'objet a.

Il peut s'agir également d'un élément qui a été depuis surmonté, et qui relève de la pensée magique, de la toute-puissance des pensées. Mais il retombe dans la problématique œdipienne: serait-il possible qu'on puisse faire mourir quelqu'un par la simple force d'un souhait?

Il n'en reste pas là puisqu'il s'interroge ensuite sur son lien en tant que lecteur à l'écrivain des fictions *unheimlich*. Voici quelques citations pour donner le ton:

L'auteur semble se tenir au terrain de la réalité courante. Il nous trompe en nous promettant la vulgaire réalité. Quand on s'en rend compte c'est trop tard.

Nous devons l'y suivre et tenir pour réel le monde de son imagination, nous nous abandonnons à lui. Nous sommes dociles à l'appel du poète.

L'interrogation sur le désir de l'Autre est là de nouveau. L'autre me trompe, ne tient pas sa promesse de rester dans la marge étroite d'une signification rassurante de la réalité, où je pourrais m'assoupir. Il est intéressant de noter sur ce point l'une des acceptions de *heimlich* qu'il relève dans le dictionnaire: « C'est là ce qui est le véritable "*heimelig*", quand l'homme sent du fond du cœur combien il est peu de chose, combien grand est le Seigneur » Ces articulations de Freud semblent

relier le rapport au père et le rapport à une femme comme étant ce qui viendrait représenter pour un sujet le surgissement de l'*unheimlich*.

Il finira son article sur un troisième élément qui fait vaciller le sujet, en évoquant la relation à la mort. L'assertion tous les hommes sont mortels, dit-il, n'est une évidence pour personne.

Notre inconscient a aussi peu de place qu'autrefois pour la représentation de notre propre mortalité.

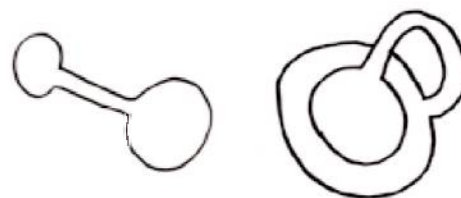
La plupart d'entre nous pensent encore sur ce point comme les sauvages, revenant à la pensée animiste comme impossible à surmonter.

Freud constate ainsi que chez le névrosé la réalité psychique prend le dessus sur la réalité matérielle. Lacan dira dans ce séminaire qu'il y a un espace familier et un espace inimaginable auquel il importe de se familiariser. Ce découpage de Lacan recouvre-t-il celui de Freud?

Ce non-sens, cet *unheimlich* sont autant de façons de nous rompre à la logique même du signifiant qui nous détermine. Il en va de même avec ce que Lacan appellera « l'acosmique » en introduisant « le trou » dans la sphère.

Je m'explique.

A partir de la déformation d'une sphère en deux boules par strangulation (figure 1), ce qui est homéomorphe avec la sphère nous faisons pénétrer une de ces boules dans l'autre (figure 2).



Nous voyons apparaître un objet qui illustre une conception du rapport de l'homme à l'univers dans une relation de correspondance réciproque, où celui qui est contenu (l'âme, le sujet en tant que micro cosmos) se manifeste comme étant le reflet du contenant (réalité, univers d'un macrocosmos). Lacan illustre ainsi ce qu'il appelle la pensée cosmologique.

Il est intéressant de noter que le terme « cosmologie », employé par Lacan dans ce séminaire, est défini dans le Dictionnaire de philosophie de Lalande: la preuve de l'existence de Dieu, ce qui évoque aussi la relation au désir de l'Autre, Autre qui, pour nous, analystes se réduit au lieu du trésor des signifiants, c'est-à-dire qu'il n'est plus incarné par un être.

Dans la pensée cosmologique en revanche, il s'agit d'une logique des êtres et des choses matérialisés. Nous sommes dans la logique qui veut que les mots correspondent aux choses.

L'opération du langage, l'opération de perte telle qu'elle est inscrite par le signifiant, creuse un trou que Lacan va situer ici (figure 3)



Ce trou, présentifié par le non-sens, bouleversera le parallélisme, le reflet en miroir du sujet avec le cosmos.

Il suffit justement d'ajouter un trou pour altérer radicalement l'objet précédent, qui est une bouteille de Klein. C'est épatant.

Il s'agit donc de saisir la modification radicale introduite par ce trou et cette suture qui produiront une continuité entre la peau interne de l'extérieur et la peau externe de l'intérieur. Cela donne un chemin d'accès dans l'entre-deux à partir de l'extérieur, ce qui introduit un dépaysement radical dans l'espace entre les deux sphères, celui du parallélisme entre le micro et le macrocosmos, celui du rapport qui se voulait spéculaire entre l'âme et l'univers.

L'idée c'est d'explorer par l'introduction du signifiant ce qui s'est coïncé entre les deux sphères d'une signification grâce à l'introduction du signifiant. Les symptômes eux-mêmes sont faits de signes. Le but d'une analyse est d'évacuer la signification parce qu'elle a un effet engluant.

Une vignette clinique

Une patiente qui traverse un moment douloureux dit au milieu de ses difficultés qu'elle est allée voir la pièce Iphigénie, et elle ajoute : « Racine est aussi beau que Shakespeare ». L'analyste rit et coupe la séance.

L'interprétation apparaît comme induisant l'interrogation sur le désir de l'Autre. Elle est présentification du désir de l'analyste et permet le détachement, à travers son énigme, de l'amour de transfert en tant que défense.

Plus tard, l'analysante rit à son tour en pouvant lire dans Shakespeare, j'expire. L'homophonie pouvant s'inscrire ainsi sur la bande de Möbius. Un signifiant apparaît avec une signification. Un effet de sens surgit ensuite comme le revers du même signifiant.

On peut se demander aussi ce qui fait rire ? Lacan nous dit à propos du *Witz*, que ce qui fait rire c'est la retrouvaille du moment où un message est passé pour la première fois, c'est-à-dire reconnu par l'Autre pour la première fois en tant que message.

Un mois plus tard, l'analysante revient là-dessus pour s'apercevoir que dans j'expire elle s'identifiait, entre autres, à Iphigénie.

Interpréter, dit Lacan, c'est réduire les signifiants dans leur non-sens. Il s'agit d'un franchissement qui met à nu une identification.

Le sacrifice d'Iphigénie est pour elle une métaphore du frayage possible pour consentir à renoncer à l'objet réel qu'elle croyait devoir incarner, ce qui peut lui ouvrir le chemin vers une position féminine de représentation de l'objet.

La logique du signifiant est identifiable grâce à l'interprétation où fait acte le désir de l'analyste.

Elle illustre dans ce cas clinique comment le trou introduit par Lacan dans le monde sphérique permet de décoller de la croyance que les êtres et les choses sont support de la signification, alors que c'est le signifiant qui met en œuvre le pas de sens.

Addenda

Il est surprenant de découvrir que Lacan apporte dans cette leçon une façon de construire la bouteille de Klein qui est tout à fait inusitée. Je voudrais néanmoins vous faire part de la construction de la bouteille de Klein que l'on peut trouver dans le livre de topologie de Stephen Barr puisque cela s'avère utile pour la lecture du séminaire, et c'est facile à réaliser.

On prend le départ d'un rectangle dont les flèches indiquent le sens des recollements (figure 4). Il s'agit de deux bandes de Möbius.



Il faut ensuite plier le rectangle en deux (figure 5),



et rejoindre les bouts orientés (figure 6), le cercle de rebroussement s'obtenant en collant avec un scotch les segments A'C' avec CB et B'C' avec CA. Stephen Barr remarque que si bien les segments ne correspondent pas comme on pourrait s'attendre (A'C' avec CA et B'C' avec CB) il n'en reste pas moins que le sens A'B' avec BA est conservé. En effet, nous constatons qu'en déplaçant légèrement l'endroit de traversée nous voyons apparaître la bouteille de Klein dans la forme la plus connue (figure 7). ○

